

Zeitschrift:	Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber:	Société fribourgeoise d'éducation
Band:	43 (1914)
Heft:	20
Artikel:	Les écoles en forêt [suite]
Autor:	Sutorius, B.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1041288

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les deux travaux présentés à Berne par les instituteurs fribourgeois permettent de se rendre compte de toute la somme d'efforts personnels et de recherches que nécessite chez nous l'enseignement grammatical. En luttant contre les vieux errements, en combattant les abus, en réclamant avec énergie et ténacité des réformes, le professeur Horner a été le précurseur des grammairiens actuels. Son œuvre, toutefois, n'a pas été achevée. On ne détruit complètement que ce que l'on remplace ; après avoir fait disparaître de nos écoles les manuels désuets et illogiques, il reste à les remplacer par des instruments de travail plus perfectionnés. Les appendices grammaticaux arides et incomplets qui terminent nos livres de lecture ne sont que de simples palliatifs. Le « *Guide grammatical* » est venu, il est vrai, donner d'utiles directions aux maîtres, mais nos élèves, à leur tour, ont besoin d'un petit cours de langue qui leur faciliterait l'étude des règles de la grammaire et serait pour eux un précieux champ d'exercice. Nous pouvons, croyons-nous, perfectionner notre outillage et nos moyens d'enseignement tout en restant fidèles aux principes établis par nos clairvoyants devanciers.

(A suivre.)

Alphonse WICHT, *instituteur*.

Les écoles en forêt

Cassel, Lübeck, Dortmund, Strasbourg, Leipzig, etc., ouvriront à leur tour des « Waldschule » toujours sur le modèle de Charlottenbourg. Celle d'Elberfeld seule a adopté le système français d'internat ; je ne m'y attarde pas, car le *Bulletin pédagogique* du 1^{er} mars 1911 lui consacre un article, pages 97 et ss., dû à la plume de M. l'inspecteur Crausaz. J'ai omis de dire que, pendant leur séjour à la Waldschule, les enfants sont examinés par un médecin attitré à l'école qui veille à leur nourriture, repos, vêtements, etc. Les enfants sont pesés et mesurés à leur arrivée, à leur départ, et pendant la cure ; toutes les modifications survenues dans leur état physique sont transcrives sur un bulletin sanitaire. On ne cherche à guérir ou raffermir ces corps frêles et délicats qu'au moyen de facteurs naturels, car il est reconnu que nulle thérapeutique, nulle pharmacopée, si savantes soient-elles, n'agissent pour la restauration des jeunes citadins avec autant de vigueur que l'air, le soleil et la suralimentation.

Passons à l'Angleterre qui, depuis 1907, sur le patron des Waldschule, a ouvert des écoles en plein air. De 1907 à 1910, trois écoles en plein air surgirent aux environs de Londres :

Birley House, Montpelier House, Shrewsbury House, avec une organisation matérielle sensiblement pareille. Les deux premières ont un corps de bâtiment pour le réfectoire, la cuisine, l'infirmerie. La dernière, sise en plein bois, ne consiste qu'en baraques. Le mobilier scolaire comprend des tables, des bancs, et des chaises de pont dites « transatlantiques ».

Le samedi, les écoliers rentrent dans leur home, mais ceux qui le désirent peuvent rester à la campagne pour jouer. La première année, l'école fonctionna de juin à octobre ; mais en 1911 on projetait de la maintenir jusqu'à Noël. La division de la journée ne diffère guère de ce que nous avons déjà exposé, sauf au point de vue de l'alimentation, le nombre des repas étant limité à trois : petit déjeuner, lunch et goûter. — Mais ces écoles divergent de leur modèle par l'esprit pratique sur lequel l'enseignement est basé. Chaque directeur a la liberté d'orienter les leçons dans la direction qu'il croit être la plus utile pour la vie de ses élèves. Ainsi le directeur de Birley House part de l'idée que les enfants, qu'il a sous sa garde auront de la peine à rester honnêtes dans la grande ville, et il cherche à leur inculquer l'amour de la campagne. Voyant en eux de futurs colons, il les instruira sur l'histoire de tous les pays britanniques, sur la géographie coloniale, sur la culture, les récoltes des diverses latitudes, etc.

L'école de Shrewsbury House dessert les quartiers avoisinant la Tamise, ce qui indique déjà que la plupart des ressortissants de cet établissement gagneront plus tard leur pain comme marins, arrimeurs, etc. On s'attardera donc à décrire minutieusement tous les bâtiments de mer, les pavillons des compagnies, les signaux, etc. Dans l'une et l'autre institution, on réserve une place importante au développement de l'habileté manuelle par des travaux multiples et variés, à l'esprit d'observation par des exercices concrets. Le chiffre des élèves admis fut de 80 à 90 par école ; en 1911 il s'éleva à 120 dans chacune des deux écoles, la troisième, Montpelier House, ayant été fermée par raison d'économie.

Voyons comment se répartit la dépense : Les tramways du conseil municipal se sont mis gracieusement au service de ces jeunes Londoniens miséreux pour les transporter journellement dans leur école respective. Les frais d'alimentation sont couverts par les versements des familles (environ le $\frac{1}{3}$ du prix de revient), une subvention du conseil municipal et des contributions volontaires. Le coût total des trois écoles en 1908 fut de 55,000 fr. Est compris dans

ce montant les traitements des instituteurs, les frais d'entretien, nettoyage, les fournitures de classe et la matière première pour le travail manuel. La dépense moyenne est d'à peu près 600 fr. par enfant et par an. L'idée a fait tache d'huile et s'est répandue depuis dans les grands centres du Royaume-Uni.

Mais revenons sur le continent, et examinons l'introduction de cette œuvre philanthropique en France.

Il pourra paraître extraordinaire que le nom d'« école en forêt » ne fut prononcé pour la première fois en France qu'en 1906. Notre surprise se dissipe si nous nous souvenons que depuis 1881 la France possède un nombre considérable d'œuvres d'assistance, de protection, de préservation de l'enfance. Pour s'en convaincre il n'y a qu'à feuilleter le livre très documenté de MM. Plautet et Delpy, intitulé *Colonies de vacances et œuvre du grand air* (Lecoffre). Cependant le professeur Grancher comprit les bienfaits de cette institution, et en novembre 1906, devant l'Académie de médecine, il proposa la création d'écoles de plein air. Son projet avait quelque similitude avec l'organisation des Waldschule, mais en était radicalement distinct, puisque à la demi-pension il substituait l'installation permanente. Ce système d'internat, qu'on appelle désormais « système français », a sur celui de l'externat, adopté partout ailleurs, un avantage incontestable. Comme le faisait remarquer le professeur Grancher, « arracher pendant les heures du jour l'enfant menacé de tuberculose à l'air empesté et à la promiscuité des bouges, s'il doit y séjournier la nuit et partager la chambre, souvent même le lit d'un parent tuberculeux, ce n'est faire que la moitié de ce qu'on doit ». Son idée ne demeura point stérile. En 1907, elle fut réalisée à Lyon sur la proposition de son maire, M. Herriot. On partit du principe émis par le professeur Grancher : double ration d'air pur, double ration de nourriture, demi-ration de travail.

Le docteur Vigne, chargé du service médical, choisit dans les familles ouvrières dont la situation est la plus digne d'intérêt, les pauvres êtres atteints de tuberculose. La première année, donc en 1907, on admit 37 enfants à titre d'essai. En 1908, le nombre des bénéficiaires fut porté à 50. Depuis l'agrandissement de l'école, on reçoit deux séries de 100 élèves. La première, composée d'enfants de 11 à 13 ans, est colonisée du 11 mai au 14 juillet ; la deuxième, composée d'enfants de 9 à 11 ans, du 15 juillet au 30 septembre. Ces chiffres peuvent paraître restreints, si nous les comparons à ceux de Charlottenbourg ; mais rappelons-nous

qu'en France on préconise la formule « Mieux vaut soigner un petit nombre à fond, qu'un grand à moitié ».

L'école modèle française du Vernay, à proximité de Lyon, fut aménagée dans l'ancienne résidence d'été du préfet. C'est une habitation spacieuse et élégante, entourée de vastes terrains, offrant tous les agréments d'une exquise villégiature. Pelouses, jardins, vergers, forêts, et même un lac en miniature s'y trouvent réunis. Hélas, comme le disait un critique, « ce paradis, comme tous les paradis, n'est point accessible à tous ; il faut avoir souffert pour y entrer, et encore combien qui souffrent n'y entreront pas » !

Analysons le programme de la journée : Lever à 7 heures au son de la cloche. A $7 \frac{3}{4}$ h. premier déjeuner ; de 8 à 9 h. chacun s'en va cultiver son jardinet et le maître en parcourant les plates-bandes donne quelques notions de botanique et d'utiles conseils. De 9 h. à 11 h., classe sous les sapins, avec une interruption à 10 h. pour une petite collation et quelques minutes de repos. De 11 h. à midi, récréation et gymnastique suédoise. Le déjeuner (midi), servi par les élèves à tour de rôle, est le repas le plus substantiel de la journée. La nourriture est abondante, saine, très variée, de quoi satisfaire les goûts capricieux de ces êtres débiles. Pour les repas secondaires, on leur accorde même la facilité du choix. A noter encore une douceur du régime alimentaire, à savoir que ces innocents traîne-misère ont enfin le bonheur de savourer à leur aise de délicieuses gourmandises qui composent journellement leur dessert. Après une grande heure de sieste à l'ombre des arbres touffus, ils ont l'étude de 3 à 4 h. Généralement la matinée est réservée aux leçons réclamant un plus grand effort d'attention, et on laisse pour l'après-midi les études attrayantes. Goûter, récréation, étude, remplissent le temps jusqu'à 6 h. A ce moment nous retrouvons les petits jardiniers, leur outillage en mains, allant soigner leurs plantes en attendant le dîner. A 8 h. la cloche rappelle tout le monde dans le spacieux dortoir, et chacun dans son lit à sommier métallique goûte bientôt un sommeil réparateur.

Bien que le séjour ne dépasse pas trois mois, on constate plusieurs guérisons et de multiples cas d'amélioration. Le docteur Vigne admet que le 62 % acquièrent un mieux durable, et sont littéralement sauvés par l'école en plein air. Toutes les fluctuations de ces délicates santés sont notées hebdomadairement, après visite du médecin, sur un carnet sanitaire individuel.

Cet internat du Vernay ne coûte à la ville de Lyon que

14,000 fr. On compte environ 90 centimes par enfant et par jour. En plus, « l'Œuvre des Deniers de l'école » s'impose le montant de 2,800 fr. pour le trousseau des pensionnaires.

En 1910, une école de plein air, calquée sur celle-ci, s'ouvrit au Vésinet, dans le XVI^{me} arrondissement. Les élèves y sont divisés en 4 séries de 40 enfants chacune, et bénéficient d'un séjour champêtre de 5 semaines seulement.

En 1913, Mortain, dans le XX^{me} arrondissement, s'accorda une pareille organisation, propre à recevoir 30 enfants. Une nouveauté à signaler est que chaque écolier y reçut un lapin et une volaille à soigner.

L'Italie n'est point restée indifférente à cette généreuse initiative. La *scuola all aperto* de Rome fut organisée en 1910 sous l'égide des Dames de la Croix-Rouge, et les soins du professeur Tullio Rossi, Doria. Présentement la Ville éternelle compte 8 écoles en plein air, abritant chacune 36 élèves. L'organisation se trouvait plus simplifiée chez les Romains, favorisés qu'ils sont par les conditions naturelles. Ainsi la question de l'emplacement ne soulevait aucune difficulté, puisqu'ils ont le bon air et la verdure en pleine ville. Des baraqués furent élevées sur les pentes du Janicule, aux environs du Colisée, dans les merveilleux jardins Farnèse, etc. La durée de l'école en plein air ne nécessitait aucun pourparler; la température clémence dont jouit ce pays permettant de les tenir ouvertes toute l'année. Chaque matin les écoliers partent en rang, leur table-banc portative, du poids de 1 kg. 500 sur le dos, et vont s'installer dans le voisinage des ruines. Rarement une école eut un décor si admirable et si instructif!

(A suivre.)

B. SUTORIUS.

L'enseignement des travaux à l'aiguille

DANS LES ÉCOLES DE LA SUISSE

(Suite)

L'organisation.

Les dispositions relatives aux années d'étude, au nombre d'heures hebdomadaires, au début de l'enseignement des travaux à l'aiguille, sont si variées et si multiples en notre Suisse que force nous est d'adopter un système qui, réduisant quelque peu notre tâche, permettra la concentration d'une foule de données pour les embrasser d'un coup d'œil. Ainsi en sera-t-il, peut-être, du tableau suivant :